

MÈRES, ALORS !

Faisant fi du schéma sociétal établi et des limites médicales qui leur étaient encore imposées il y a quelques années, toujours plus de Belges font le pari de la maternité tardive, donnant parfois la vie pour la première fois à l'aube de la cinquantaine.

Texte **Kathleen Wuyard**
Photos **Pierre-Yves Jortay**

Sabine a réalisé son désir de maternité à 45 ans grâce à un don d'ovocytes, tout comme Hermine, 45 ans aussi, qui vient de donner naissance à sa deuxième fille. Laurence, 49 ans, elle, est devenue maman il y a sept ans grâce à une PMA en Espagne. Ce sont elles, et toutes les autres femmes qu'elle reçoit dans son cabinet parisien, qui ont donné envie à la psychiatre Muriel Flis-Trèves de rédiger *Pourquoi viens-tu si tard ?*, son exploration de l'intimité des maternités tardives. Un terme qu'elle préfère de loin à celui de « grossesses gériatriques », qu'elle qualifie de « catastrophique » et qu'il s'agirait selon elle de bannir. Parce qu'aujourd'hui, « on n'est plus du tout la même à 40 ou 50 ans qu'on ne l'était il y a quelques années de ça » : « Mes patientes sont tout sauf de vieilles femmes. Elles font du sport, elles prennent soin d'elles, et elles me disent avoir l'impression d'être des petites jeunes », confie la psychanalyste, pour qui elles ne sont rien de moins que des pionnières. « Je les admire beaucoup, assure-t-elle, parce qu'elles nous ouvrent des portes sur la vie et sur un autre horizon des possibles. » Signe des temps :

selon Statbel, une femme belge a en moyenne 31 ans à la naissance de son enfant, contre 26 ans et demi en 1998, et s'il faut en croire la patientèle du Dr Christian Moulart, ce vieillissement est appelé à se renforcer. Spécialiste des grossesses à risque, le gynécologue bruxellois confie accoucher chaque mois au moins une femme de 45 à 50 ans. Avec tout ce que ça implique : « Au début de ma carrière il y a vingt-cinq ans, on parlait de grossesse tardive dès le cap des 35 ans. Aujourd'hui, ce sera plutôt si la patiente a 49, 50 voire même 51 ans. » Un âge où la maternité est plus risquée ? « C'est sûr qu'on est plus attentifs à tout ce qui est hypertension, prématurité et diabète, mais la médecine a évolué. Et de toutes façons, tomber enceinte est d'office un risque, peu importe l'âge qu'on a. » Et l'accouchement, dans tout ça ?

CHOISIR LE BON MOMENT

Spécialiste de l'accompagnement pré- et post-natal, l'ostéopathe bruxelloise Barbara Deronchene suit toujours plus de mamans ayant passé le cap de la →



Sophie, 43 ans

est maman de deux ados et enceinte d'un « bébé surprise »

« La première chose qu'on me demande, c'est si le papa du bébé que je porte est le même que celui de mes deux fils, qui ont 11 et 16 ans, et la réponse est oui ! (rires) Ce bébé sur le tard n'était pas vraiment prévu, mais dès que notre gynécologue nous a assuré que le fœtus était en parfaite santé et moi aussi, on a pu profiter pleinement de cette belle surprise de la vie. Psychologiquement, j'aborde cette grossesse avec beaucoup plus de zénitude que les premières, même si physiquement, par contre, c'est clair que j'ai plus mal au dos et que mes hanches m'élancent plus qu'à l'époque. Mon cadet est ravi de devenir grand frère, mais mon aîné a eu plus de mal à comprendre la situation. Il a fallu qu'on le rassure et qu'on lui dise que ce bébé ne changeait rien à ses projets pour l'avenir. J'appréhendais la réaction des autres, mais finalement, ceux à qui on l'a annoncé sont très contents pour nous, et s'il y en a qui médisent, tant que ça reste dans notre dos, on n'en sait rien et on n'y pense pas ! Le seul moment où je me suis sentie jugée, c'est dans les magasins pour bébés, où on m'a parfois regardée d'un drôle d'air avec mon gros ventre et mes cheveux blancs. Mon mari, qui ne fait pourtant pas son âge, avait peur qu'on pense qu'il était le grand-père quand il irait le chercher à l'école, mais on a dépassé ce stade. C'est sûr, le cadet ne nous connaîtra pas aux mêmes stades de notre vie que ses deux frères, mais on est apaisés par rapport à ça. »

quarantaine, et constate que ces dernières sont plus nombreuses à devoir subir une césarienne. « Le corps prend aussi plus de temps à s'en remettre : passé 45 ans, si on ne dort pas de la nuit, c'est plus difficile qu'à 30 ans. Mais ces femmes ont fait le choix conscient de la maternité tardive, et elles ne s'en plaignent pas », assure celle qui a ouvert son cabinet en l'an 2000, et traitait alors principalement des patientes primipares âgées de 25 à 35 ans.

« Aujourd'hui, elles vont plutôt avoir entre 35 et 45 ans, parce que la société a changé, les femmes étudient plus longtemps, veulent s'épanouir dans leur carrière, et elles postposent leur désir d'enfant. »

Une approche que d'aucuns qualifient d'égoïste, ce que réfute Muriel Flis-Trèves : « En quoi serait-ce plus égoïste de faire un enfant à 45 ans qu'à 25 ans ? Les femmes que je vois en consultation sont très informées, elles ont mûrement réfléchi leur choix, et même si ce n'est pas ça qui le motive, en décidant de se concentrer sur elles-mêmes et leurs carrières avant de passer le cap de la parentalité, elles deviennent les égales des hommes. » Ainsi que d'un nombre croissant de célébrités devenues visages de la maternité tardive, de Hilary Swank, maman pour la première fois de jumeaux à 48 ans, à Virginie Efira, enceinte pour la deuxième fois à 46 ans. « Ces modèles sont importants, salue la psychiatre, parce qu'ils permettent aux femmes enceintes tardivement de les prendre en exemple pour se défendre des agressions extérieures. Mes patientes me font part de critiques venues parfois de leur cercle très proche, où on ne comprend pas leur décision. »

Pas simple, d'être pionnières : « Les femmes évoluent plus vite que les mentalités », assure encore Muriel Flis-Trèves. Pour qui ces maternités au mitan de la quarantaine, voire même à l'aube de la cinquantaine, sont appelées à se généraliser : « Je ne dis pas qu'il faut absolument faire des enfants tardivement, mais je pense que la temporalité est en train de changer pour les femmes. » Que la médecine aide enfin à s'affranchir d'une horloge biologique dont le tic-tac est désormais rendu (presque) stérile par la multiplicité des possibles.

'Etre maman sur le tard m'a permis d'être plus cool.'



Myriam, 63 ans

a été enceinte à 48 ans en même temps que sa fille

« J'ai toujours voulu avoir une grande famille, et aujourd'hui, je suis maman de trois garçons et sept filles, dont les deux dernières vivent toujours avec moi. J'ai accouché pour la dernière fois à 44 ans, mais j'ai encore vécu trois fausses couches entre cet accouchement et mes 48 ans. Si ces grossesses avaient été jusqu'au terme, j'aurais accueilli l'arrivée de ces bébés avec plaisir : même aujourd'hui, à 63 ans, si on me disait qu'un de mes ovaires s'était réveillé, je serais ravie ! Lors de ma dernière grossesse, à 48 ans, j'étais enceinte en même temps que mon aînée, c'était super chouette. D'ailleurs, je suis convaincue qu'avoir été maman jusqu'à un âge plus tardif que la normale me garde jeune. A l'âge où d'autres abordent la retraite, j'ai des ados à la

maison, je cours partout pour aller les chercher ou les conduire ici ou là, je n'ai pas le temps de devenir une mémère ! Et pourtant, quand j'ai eu mes deux premiers à la vingtaine, je me sentais si dépassée que je ne voulais plus entendre parler d'une troisième grossesse, encore moins de dix enfants ! Etre maman sur le tard, mais avec l'expérience de la maternité plus jeune, m'a permis d'être plus cool, même si niveau fatigue et récupération, c'est plus compliqué passé 40 ans. Quelqu'un m'a déjà dit de faire croire que mes petites étaient les cousines de mes aînés : c'est horrible, et j'ai parfois encore du mal à dire que j'ai dix enfants, parce que la maternité nombreuse reste très stigmatisée, bien plus que la maternité tardive. »

Jenny, 50 ans

a deux fils âgés de 16 et 2 ans

« J'ai ressenti assez vite l'envie d'avoir un deuxième enfant, mais quand Dorian avait 7 ans, je me suis séparée de son père, et il m'a fallu quelques années avant de rencontrer celui qui est aujourd'hui le papa de Maxence. On a d'abord essayé que je tombe enceinte naturellement, mais après avoir dû interrompre une grossesse pour raisons médicales, on a commencé le parcours PMA juste avant mes 45 ans. A aucun moment, je ne me suis fixée de limites telles que « si ça n'a pas fonctionné à tel âge, j'arrête », mais vu le coût énorme que ça représente financièrement (plus de 15 000 euros en tout) et personnellement, avec la difficulté d'encaisser chaque échec, quand je suis tombée enceinte de Maxence, on venait de se dire que si ça ne marchait pas cette fois, on laissait tomber. Aujourd'hui, son papa se verrait bien lui donner un petit frère ou une petite sœur, mais même si ce serait peut-être possible physiquement, niveau énergie, je ne me vois

pas du tout avec encore un bébé. C'est clair que je suis beaucoup plus fatiguée maintenant que quand j'ai été enceinte de son frère, et j'ai peut-être aussi moins de patience qu'avant. Ceci étant dit, ce bébé arrivé alors que mon grand entrait dans l'adolescence m'a offert un second souffle. D'un coup, j'ai à nouveau été plongée dans une relation un peu exclusive où il faut s'occuper de quelqu'un qui attend tout de vous : c'est comme si une deuxième vie commençait, et mes parents, qui ont 80 et 85 ans, l'ont aussi vécu comme un coup de jeune. Par contre, c'est sûr qu'ils ne pourront plus aller le chercher à l'école comme ils l'ont fait avec le premier. On ne l'anticipe pas forcément, mais avec les maternités tardives, le système de soutien dans le cercle proche s'amenuise. Mais je ne regrette rien ! Quand je vois que des femmes qui ont la moitié de mon âge n'arrivent pas à tomber enceintes, je me sens bénie des dieux d'avoir eu cette chance. » →



'Je me concentre beaucoup plus sur mon bébé que si je l'avais eu avant.'

Sophie, 42 ans

est maman d'une petite Stella de 3 mois

« Mon ex n'avait pas trop envie d'avoir des enfants, mais quand j'ai rencontré Laurent, on a immédiatement réalisé que c'était un besoin dans notre vie. J'avais 38 ans, et on est allés voir un premier gynéco qui nous a mis une pression incroyable sur l'horloge biologique. Entre ça et une première, puis une deuxième fausse couche, on a enchaîné les ascenseurs émotionnels jusqu'à ce qu'on tente l'insémination intra-utérine, qui a marché du premier coup. Ma mère nous a eus mon frère et moi à 20 et 22 ans, et je m'étais toujours dit qu'à 25 ans, je serais maman, mais la vie en a décidé autrement. En ayant ma fille des années après que mes proches soient devenus parents, j'ai eu pas mal de temps pour observer leurs manières de les éduquer, et je pense que je serai beaucoup plus respectueuse de ses choix que je ne l'aurais été si j'étais devenue maman il y a dix ans. Je suis beaucoup plus mature, j'ai une autre manière de voir la vie, et surtout, je me concentre beaucoup plus sur mon bébé que si je l'avais eu avant. Plus jeune, on a peut-être plus envie de recommencer à faire la fête et à sortir, alors que là, je ne ressens pas cette pression à jongler avec la maternité, les vies sociale et professionnelle, et je profite beaucoup plus de ces premiers mois magiques avec elle. Il m'arrive de penser à l'âge que j'aurai quand elle sera adulte, et même si ça ne m'inquiète pas, j'aimerais être encore là quand elle sera maman à son tour. » ●

Retrouvez d'autres témoignages sur levifweekend.be